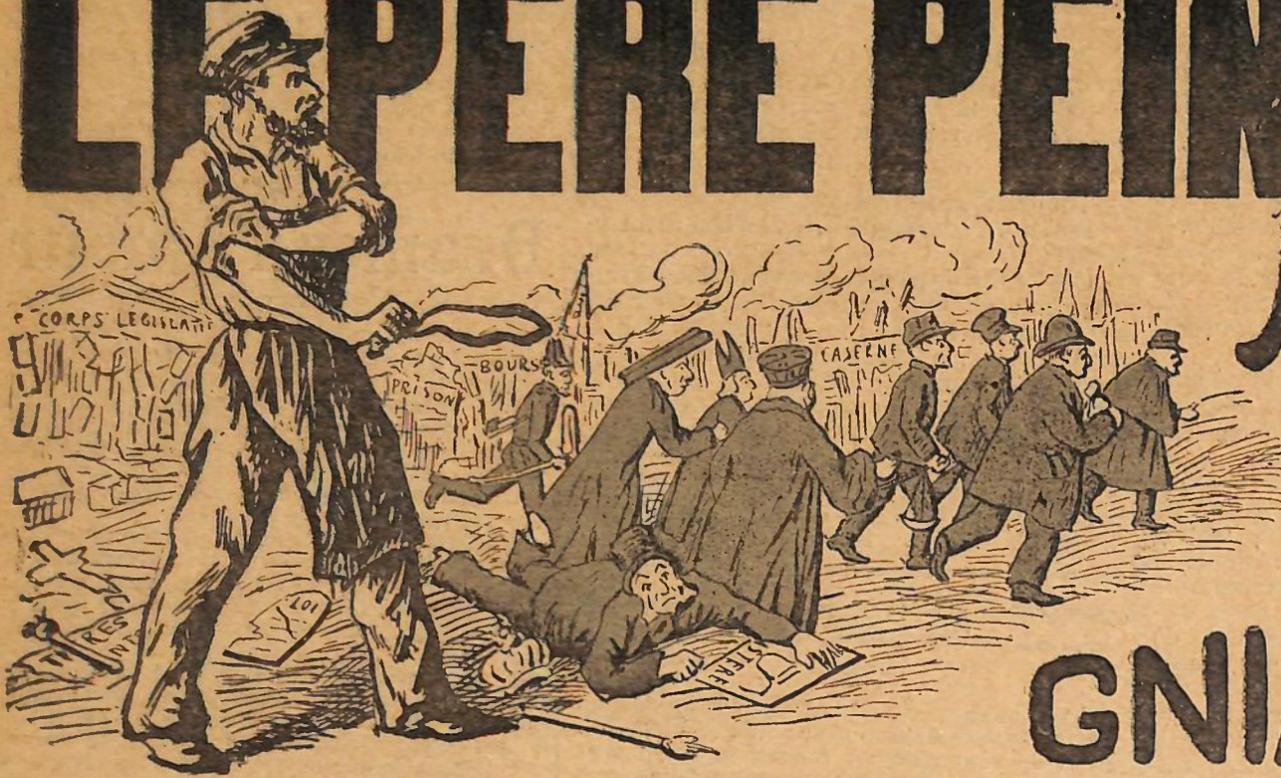


# LE PÈRE PEINARD



## Réflexes

HEBDOMADAIRES  
d'un

## GNIAFF

ABONNEMENTS { Un an ..... 6 f »  
France { Six mois ..... 3 »  
Trois mois ..... 1 50

RÉDACTION & ADMINISTRATION  
15, Rue Lavieuville (Montmartre), Paris

ABONNEMENTS { Un an ..... 8 f »  
Extérieur { Six mois ..... 4 »  
Trois mois ..... 2 »

# Grabuge en Orient

## C'EST-Y LA GUERRE?

## KYRIELLE DE DRAMES D'AMOUR



### GRABUGE EN ORIENT

Toutes les hontes, notre poufiasse de République bourgeoise les collectionne !

Il y a quelques semaines, c'était les réfugiés espagnols que, pour plaire au Grand Inquisiteur Canovas, elle fourrait au bloc et expulsait ensuite.

Il y a quatre mois, c'était un irlandais que sur le mensonge du Puybaraud anglais, inventeur d'un complot qui n'a jamais existé, elle arrêtait à Cherbourg.

Précédemment, c'était des réfugiés italiens que, sur l'ordre de Crispi, au lieu de se borner à les expulser, notre garce de république remettait aux mains des pandores italiens.

Puis aussi, ça a été des Russes à qui la police a volé leurs papiers pour les soumettre à l'ambassade ; et cette indiscrétion a valu à quelques douzaines de gas qui n'ont pas l'épine dorsale aussi souple qu'un asticot, un

voyage au fin fond de la Sibérie, accompli aux frais du tsar.

Outre ça, depuis près de deux ans, notre gadoue républicaine a trouvé profitable de monter le job aux Arméniens, aux Crétois et autres bons fioux de l'Orient, afin que les brutes turques puissent les estourbir sans trop les faire crier.

Notre gouvernance a agi vis-à-vis de ces peuples de victimes, kif-kif un type qui attraperait un mouton par les deux oreilles, pour que le boucher puisse le saigner facilement.

Cette attitude ignominieuse a encouragé les turcs et ils se sont payés les plus affreux massacres qui aient encore ensanglanté le monde. En quelques mois, ces monstres ont escoffié 300,000 pauvres diables, tuant tout : hommes, femmes et enfants, avec un raffinement d'atroce barbarie.

Ce jeu du massacre aurait duré jusqu'à extinction d'Arméniens et de Crétois si, il y a quelques mois, une poignée de riches fioux n'avaient à Constantinople même, visé l'Europe capitaliste au cœur — c'est-à-dire à la caisse ! — en tentant de foutre le grappin sur la Banque Ottomane.

Ce fut l'occasion de nouvelles hécatombes que les ambassadeurs européens ne cherchèrent à enrayer que le jour où les Turcs, las de tueries, ne voulurent plus massacrer.

« Mais, pourquoi cette comédie d'intervention des puissances ? Pourquoi les ambassadeurs fourrent-ils leur sale blair dans les affaires des Turcs et des Arméniens et des Crétois ? Ne serait-il pas plus simple de les laisser se débrouiller seuls ? »

Eh oui ! les bons bougres qui allez raisonner ainsi, vous aurez trouvé le joint.

Seulement, nos gouvernants ne veulent rien savoir de ça, c'est trop logique ! Et puis, raison supérieure pour eux : ça conduirait tout droit les peuples d'Orient à chambarder le gouvernement du maudit Grand Turc.

Alors, pour éviter ça, nos dirigeants nous mènent en bateau avec des balourdises sur l'équilibre européen et ils se démanchent pour nous prouver que, si l'empire turc était fichu en capilotade, ça serait quelque chose du même tonneau que la fin du monde.

En réalité, chacun des gouvernements qui bave ainsi n'a qu'un but : chaparder le plus gros morceau possible de ce sacré empire turc qu'on nous serine devoir être conservé intégralement tel qu'il est.

La Russie voudrait bien foutre le grappin sur Constantinople ; la France guigne la Syrie ; l'Angleterre a déjà l'Égypte ; l'Italie, l'Autriche et l'Allemagne voudraient la Crète ou quelque « compensation. »

Voilà le fin mot de l'attitude que prennent en Orient nos maudits gouvernements : tous avancent leurs pattes croches et relu-

quent leurs voisins de travers, car chacun cherche à chaparder la grosse part du gâteau turc.

—0—

Voilà la véridique explication des manigances louches des jean-foutre de la haute en Orient. Y a belle lurette que les massacres auraient cessé, si ces bandits avaient voulu : ils ne les ont laissé continuer que parce qu'ils espéraient ramasser la part qu'ils guignent dans le sang des victimes.

Si ces charognards avaient eu deux liards d'humanité ils se seraient rangés du côté des opprimés, — Arméniens et Crétois — et, d'un mot, auraient mis un bouchon à la férocité turque.

Au lieu de ça, pour augmenter le gâchis, ils ont fait semblant de promettre leur intervention aux victimes et ont donné leur appui aux égorgeurs.

S'ils eussent laissé leurs coudées franches aux opprimés, y a beau temps que la Turquie serait en capilotade : les Arméniens et les Crétois se seraient émancipés et les autres peuplades auraient emboîté le pas.

Seulement, comme les gouvernants de tout calibre n'aiment guère voir un peuple se libérer, si peu que ce soit, du joug qui l'écrase, — parce que c'est toujours un mauvais exemple! — les salauds ont tout fait pour conserver son empire au Sultan impuissant.

Quand les Arméniens et les Crétois se sont rebiffés, on leur a fait prendre patience avec des promesses de réformes qui sont encore à venir.

—0—

Ça pouvait durer ainsi à perpète. Heureusement, les Crétois ont fini par la trouver mauvaise : ils se sont foutus en colère pour de bon et, comme ils ont de bons flingots, sans crier gare, ils sont partis en guerre contre les Turcs.

Continuant leurs manigances coutumières, les gouvernants d'Europe ont essayé de calmer les Crétois et de faire le jeu des Turcs.

Mais alors, les Grecs qui sont des frangins aux Crétois, ont crânement foutu les pieds dans le plat et, partant en guerre contre la Turquie, ils ont envenimé la situation.

Pour parer à cet avaro qui pouvait donner le coup du lapin à la Turquie, les flottes des gouvernants d'Europe ont, à leur tour, débarqué en Crète et ils ont ordonné aux Grecs de faire les morts et aux Crétois de poser leur chique.

Voilà où en sont les choses : les gouvernants d'Europe ne sont intervenus en Crète que pour tenter de sauver le Sultan du désastre qui lui pend au nez. Ce n'est pas qu'ils le gobent beaucoup, mais ils s'accordent à le laisser en place parce qu'ils se jaloussent trop pour se partager amicalement son empire.

—0—

Inutile de dire aux bons bougres que ce fourbi oriental pourrait bien tourner au vilain pour nous autres.

Là-bas, y a comme qui dirait une montagne de mélinite qui peut pétarader d'une minute à l'autre.

Et foutre, les éclaboussures nous atteindraient salement!

Ce serait la guerre! Une guerre atroce entre tous les peuples d'Europe.

J'entends des bons lieux ruminer : « Mais, nous autres, on n'a rien à fiche en Orient? Si on s'occupait de ce qui s'y mijote ça ne serait que pour souhaiter bonne chance aux Crétois. »

Oui, les camaros, c'est comme vous dites! Malgré ça, si ça tournait au vilain, il nous serait difficile de tirer notre épingle du jeu car les gouvernants disposent de nous : ils nous prennent pour leur troupeau et, quand ça leur dit, ils nous conduisent à la boucherie.

Et on se laisse faire! Pour des histoires qui ne nous regardent nullement on est assez cruches pour aller se faire crever la

paillasse par des pauvres bougres logés à même enseigne que nous et qui ne demanderaient qu'à vivre tranquilles dans leur coin.

Pourquoi donc qu'on n'enverrait pas les gouvernants se battre eux-mêmes?

S'ils aiment tant la guerre que ça, qu'ils marchent donc et nous foutent la paix!

—0—

Tonnerre, c'est pas tout ça!

Il s'agit d'ouvrir l'œil, et le bon, nom de dieu!

Ces bruits de guerre peuvent fiche l'Europe en capilotade, et il peut en résulter des situations délicates : un tas d'arias gigantesques qui pourraient tourner au vinaigre pour les crapules de la haute.

Nous sommes en passe d'assister à des événements bougrement tragiques. C'est à nous, les gas à la hauteur, qu'il appartient de ne pas perdre le nord et de flairer les odeurs de poudre pour savoir d'où souffle le vent.

## EXPLOITS POLICIERS

La républicanaille, tant opportunarde que radigaleuse, rengaine avec aplomb que les lois scélérates sont mises au rancard et qu'on peut les conserver sans danger, puisqu'elles sont inapplicables et inapplicables.

Tas de jésuites et de menteurs!

Il est évident que ce n'est pas à eux qu'on applique ces lois, — quant à prétendre qu'on ne s'en sert pas contre les bons bougres, il faut un sacré culot pour oser le soutenir!

Il n'y a pour ainsi dire pas de semaine que, sur un point quelconque de la France, de bons lieux n'aient maille à partir avec la police, sans raison aucune.

Ces jours derniers, c'est à Roanne que les poulards ont opéré : mercredi matin la police s'est mise en campagne et a perquisitionnée chez une kyrielle de prolos, — sans motif aucun.

Quèque je dis! Foutre si, y avait un motif, — toujours le même : il s'agissait de dénicher la légendaire association de malfaiteurs.

Turellement, la police a trouvé peau de balle et balai de crin!

Chez un copain marchand de journaux elle a barboté une demi-douzaine de brochures; mais, soit qu'il y ait eu un jugeur moins tourte que les autres, soit pour toute autre raison, le soir même on rapportait au camaros les brochures filoutées.

Malgré ce riche fiasco, la police a voulu paraître finaude et elle a fait publier dans les torchons bourgeois que « le résultat des perquisitions est tenu secret. »

C'est une façon comme une autre d'avouer que ses perquisitions arbitraires n'ont rien dévoilé.

—0—

Eh! foutre, la police ne borne pas ses crapuleries à des perquisitions faites sans propos : une foultitude de bons bougres qui vivent simplement, qui n'ont jamais eu de condamnations, sont soumis à une surveillance continue bougrement emmerdante.

Non seulement ils sont surveillés, mais encore les roussins se mêlent de leurs affaires et vont chez les patrons et dans le voisinage casser du sucre sur le prolo qu'on leur a donné à pister.

Un copain de Saint-Denis en sait quelque chose : déjà, à plusieurs reprises, le *pointeau* qui le file l'a fait saquer des boîtes où il turbinait.

Voici que, ces jours derniers, le copain essaie de s'embaucher aux Forges de la Plaine; y avait besoin de monde, malgré ça le contre-coup embauteur n'a pas voulu de lui : « Je ne peux pas vous prendre, qu'il lui a dit. Vous comprenez,.... vos idées!... » Le *pointeau* était passé et lui avait fait la leçon.

Ce n'est pas tout : le maudit *pointeau* s'en va chez la pipelette du copain et lui en débite, je ne vous dis que ça!

« Votre locataire, un beau moineau, il ne travaille jamais... et patati et patata... »

Sûr, il travaille peu! Mais à qui la faute, sinon au roussin qui s'empresse de le faire balancer dès qu'il est casé quelque part.

—0—

On dit que c'est uniquement lorsque le san-

glier est acculé qu'il tient tête à la meute qui le pourchasse.

Les policiers cherchent donc à acculer le copain dont je jaspine à quelque extrémité, qu'ils le persécutent tant et tant?

Et, ce que je dis de lui, je pourrais le dire de mille autres!

Ce qui n'empêche pas les fripouilles républicaines de prétendre que les lois scélérates sont inapplicables!

## Drames d'Amour

Les parents ont le sacré tort de considérer leurs gosses comme, incapables de se conduire dans la vie; ils voudraient les tenir en lisière à perpète! c'est surtout quand vient l'heure où le sang des jeunes bouillonne que le papa et la maman se cabrent, plus autoritaires que jamais.

C'est à croire que les vieux n'ont jamais été jeunes!

Ils l'ont été pourtant. Et même, s'ils voulaient creuser leurs souvenirs ils raconteraient qu'à eux aussi leurs parents en firent endurer de cruelles en les tenant à l'attache et ne leur permettant pas d'arranger leur vie à leur fantaisie.

Et ils soupirent! Ah, sans les parents, ils se seraient tourné d'un autre côté et, peut-être, y auraient-ils récolté davantage de bonheur.

Qui donc n'a pas, dans un recoin, un souvenir semblable sur lequel il laisse gouter une larme?...

Or donc, si c'est ça, pourquoi les vieux sont-ils si cramponnants? Pourquoi agissent-ils vis-à-vis de leurs rejetons, kif-kif on a agi à leur égard, — risque à faire souffrir leurs fistons, comme ils ont souffert eux-mêmes?

Ah, voilà le hic!

Les anciens fistons, une fois devenus chefs de famille à leur tour, voient les choses de façon différente : les actes d'autorité qu'ils blâmaient quand ils en étaient victimes, sans remords, ils les font endurer à leurs gosses.

C'est l'éternelle histoire : on gueule contre l'autorité et, dès qu'on a acquis un brin de commandement, on emboîte le pas et on donne des ordres à son tour.

Il faudrait pourtant bien se guérir de cette sacrée maladie autoritaire.

Surtout que, quand cette peste fait des ravages dans le nid familial, elle fait couler, non seulement des larmes, — mais aussi bougrement de sang.

—0—

On les remue à la pelle, les drames d'amour!

Ouvrez un quotidien et, si vous l'épluchez seulement cinq minutes, vous ne le refermerez pas sans y dénicher au moins une de ces tristes histoires d'amoureux qui se sont fait périr parce que les parents se sont interposés.

L'autre jour, c'est du limon de la Loire, près d'Angers, qu'on a retiré les cadavres de deux amoureux venus de Reignac : Henri Boucher et Armanda Hallouard s'aimaient bougrement et voulaient se le prouver. Mais, les pauvrets, farcis de préjugés, tenaient à avoir le consentement de leurs familles, afin de ne se bécotter que dans les formes légales.

Les parents n'ayant rien voulu entendre, les amoureux en sont morts! Ils quittèrent Reignac et vinrent à la Loire, à Sainte-Gemmes : le lendemain on trouva le cadavre de Boucher, flottant entre deux eaux, et à quelques mètres coulée à pic, on repêcha la pauvre Armanda.

Et maintenant, à Reignac, les deux familles doivent pleurer toutes les larmes de leur corps.

Il est bien temps, nom de dieu!

Mieux eut valu être moins crampon et laisser les deux jeunes se bécotter tout leur saoul.

Quoiqu'il en put résulter, n'eût-ce pas mieux valu que leur mort dans la Loire?

—0—

Et de deux! A Marchiennes, un petit patelin belge, il s'est aussi dévidé, la semaine dernière, un drame passionnel.

Deux jeunes, Henri Bodson et Antoinette Lejeune devaient se marier samedi. Tout était convenu, quand, patatrak! voilà que le père du fiancé ne voulut plus rien savoir.

Pourquoi ça?

C'est-y que la promesse n'était pas aussi riche que le gas? Ou bien, c'est-y que des cancans de vieilles bigottes avaient appris au paternel qu'Antoinette, au lieu de se marier avec une fleur d'orange ne pourrait arborer qu'une fleur dérangée?

Dans le premier cas, ces questions de galette, qui ne sont que trop de mise, sont écoeuvrées : elles font songer au marché aux bestiaux :

Dans le second cas, c'est attacher trop d'importance à pas grand chose : est-ce que la mère d'Antoinette a demandé au père Bodson si son fils l'avait encore ? Or donc, pourquoi ce qui est une bagatelle chez l'un deviendrait-il chez l'autre une tare déshonorante ?

Enfin, quel que fut le motif, y eut rupture. Antoinette en fut désespérée. Jeudi soir elle alla attendre son Henri à la sortie de son atelier et l'amena dans sa chambre.

Une heure après, on entendit des coups de revolver et le jeune homme dégringolait l'escalier, en braillant « au secours ! » Il était poursuivi par sa fiancée qui, affolée, continuait à décharger son revolver.

Bodson s'affala avec une balle dans la tête et une dans la poitrine. Il était salement mouché et, à l'heure actuelle, il a dû tourner de l'œil.

Quant à Antoinette, ayant réussi à se fuir, elle en profita pour aller se fiche à la Sambre où elle s'est noyée.

N'aurait-il pas bougrement mieux valu dire aux deux jeunesse : « Aimez-vous tant que ça vous dirait ; aimez-vous sans crainte, sans vous mettre à la patte de chaîne légale... Puis, si un de ces quatre matins vous êtes rassasiés l'un de l'autre, chacun tirera de son côté et vous n'en serez pas de mauvais amis pour cela. »

—o—

Et de trois ! Autre drame d'amoureux : celui-ci s'est dénoué à Paris, rue Maubeuge ; aux cramponnages familiaux est venue s'ajouter la dégoutation du militarisme.

Y a belle lurette, Emmanuel Desnoyol avait rencontré Léonie Poulain à la sortie de son atelier. Ils s'étaient aimés et se l'étaient prouvé.

Mais, va te faire foutre, un jour vint où Emmanuel dut aller faire le jacque à la caserne ; on l'expédia à Longwy, dans un régiment de vitriers.

Amoureux jusqu'au bout des ongles, le bleu ne pouvant vivre loin de sa Léonie, résolut de se marier pour se river à elle. Il en causa aux parents qui, turellement, pantouffards et collet monté comme tous les vieux ne voulurent rien entendre.

« Vous avez tort, leur écrivit Emmanuel, de me refuser votre consentement. Tout cela finira mal ! »

Il ne se trompait pas !

Le 4 février, Desnoyol obtint quatre jours de permission. Il s'amena dar-dar à Paris et à la gare trouva Léonie. Les deux tourtereaux ne songèrent plus qu'à roucouler ; les quatre jours de permission étaient finis depuis une semaine quand Emmanuel se souvint de la caserne.

— Zut, je suis déserteur !...

Et il se vit passant au conseil de guerre, embarqué pour l'Algérie et séparé pour longtemps, — peut-être pour toujours ! — de sa bonne amie.

— Ne pars pas ! Restons ensemble.... susurra Léonie.

C'était facile à dire, mais, comment parvenir à rester ensemble ?

La solution ne fut pas difficile à trouver : pour les deux amoureux, le moyen de rester ensemble était de s'unir dans la mort.

Et les pauvrets n'y ont pas manqué !

Un de ces derniers soirs, dans un garni de la rue Maubeuge on les trouva morts : tous deux reposaient sur le lit, le cœur troué de balles de revolver.

Sur une table, un papier griffonné au crayon par le pauvre gas disait leur désespoir :

« Nous ne pouvions vivre séparés. Ne nous désunissez pas dans la mort... Couchez-vous ensemble dans le même cimetière, l'un à côté de l'autre. Ce n'est pas une « boulette » que je fais-là, mes chers parents. J'agis en pleine conscience d'esprit... Pardonnez-moi et aimez-moi. Adieu ! »

—o—

Si seulement ces lamentables histoires de tourtereaux tués par les cheries familiales étaient assez puissantes pour décrasser d'autoritarisme les vieux !

Il est donc bien difficile de comprendre que si nous existons c'est pour vivre le plus heureux possible, et que ceux qui se mettent en travers du bonheur de quiconque, — auraient-ils pour agir ainsi les meilleures raisons du monde, — n'en commettent pas moins un grand crime !



Descendras-tu, mauvais soldat,  
Passer la jambe à Thomas ?

... Et ils descendent, foutre ! Ils dégringolent même, les « bons » et les « mauvais » troubades. Non seulement pour passer la jambe à Thomas, mais encore pour passer l'arme à gauche.

Et, bon dieu, depuis quelque temps, y en a une chiee qui dévissent leur billard, suppliciés de mille façons par la gradaille.

On nous raconte que la Révolution a foutu au rancard les châtimens corporels dans l'armée. Ce qui ne veut pas dire que la brutalité des officiers s'est évanouie : les mesures répressives employées de nos jours sont quelquefois aussi cruelles qu'autrefois — et toujours plus hypocrites.

Ya plus de bastonnade, il est vrai, mais le pauvre bougre puni de prison, enfermé entre quatre murs dans une salle infectée, ne mangeant pas à sa faim, — et malgré ça astreint aux exercices aussi idiots que pénibles, tel le bal, souffre-t-il moins ?

Et il n'est pas ici question de ce qui est parfois la conséquence du bal, du conseil de guerre.

Seul est en cause le bal, tout sec, que chaque chef de corps cherche à agraver.

Au 4<sup>e</sup> régiment d'infanterie de marine, le colon fait pratiquer le bal, kif-kif à Biribi :

Les punis de prison prennent le bal trois heures le matin, trois le soir, avec l'as de carreau pesant 28 kilos sur le dos et le fingo sur l'épaule, baïonnette au canon.

Les pauvres gas sont rangés sur deux files ; au commandement de marche, ils partent tous au pas accéléré, sauf les deux du premier rang qui prennent le pas gymnastique : ils doivent faire le tour du terrain et rejoindre la colonne en queue. A ce moment, les deux qui forment le premier rang partent au pas gymnastique pour venir en queue, — et ainsi de suite pendant trois heures !

La direction du peloton est confiée à un sous-off rengagé qui s'est promis de faire pleurer bien des mères. Et le salaud tient parole !

Cette brute s'y entend à faire passer un malheureux en Conseil de guerre ; à lui le pompon pour faire refuser.

Voici son truc : quand, au cours de ces exercices rigoureux, un troubade n'en pouvant plus, fourbu, esquiné, sort des rangs, le sous-off lui donne lecture de l'article du Code militaire sur le refus d'obéissance. Si, après cet avertissement, le troufion ne reprend pas sa place, il est traduit en Conseil de guerre et ne coupe pas à la prison ou aux travaux publics.

Cet odieux sergent est l'objet de la répulsion de tous : ses camarades lui tournent le dos, refusent de lui serrer la cuillère et les soldats le huent.

Et l'animal s'enorgueillit de ces marques de réprobation !

Depuis bientôt six mois que ce monstre dirige le peloton des punis, il a déjà fait envoyer vingt-quatre soldats aux travaux publics, sans compter ceux qui n'ont été condamnés qu'à la prison.

Cet tortionnaire qui table sur sa férocité pour décrocher les galons d'adjudant a failli, ces jours derniers, payer de sa peau toutes les atrocités qu'il a commises :

Un troufion, ne pouvant supporter plus longtemps la fatigue du bal fit un pas en arrière et exécuta le mouvement de « couplancé », dans l'espoir de larder son bourreau, — il rata son coup !

Ce même jour, deux autres troubades ont refusé de marcher, n'en pouvant plus. L'un des deux est décoré de la médaille militaire. Ce détail enquiquine les hauts gradés qui voudraient bien étouffer l'affaire.

—o—

Que d'horreurs dans ce sacré métier militaire !

L'autre jour, c'est un pauvre troufion, Agostini, qu'on enterrait à Marseille : il est mort tué par les galonnards, — mais une enquête a prouvé qu'Agostini s'est suicidé.

Les enquêtes, ça prouve ce qu'on veut !

D'après l'enquête, Agostini s'était gavé de fayots, afin de se donner volontairement une indigestion pour se faire porter malade.

Le major vit la carotte et refusa de le recon-

naître malade ; sur ce, un supérieur colla huit jours de prison à Agostini.

Ca lui apprendrait !

Au cours d'une des dernières nuits qu'il passa à la chambrée, le pauvre diable fut secoué d'une telle fièvre et d'un délire si violent, qu'il réveilla tous les camarades.

Un officier ordonna aux anciens de foutre le malade dans les couloirs de la caserne. Ça ne rata pas : un tas d'imbéciles, croyant rigoler, exécutèrent cet ordre barbare ; ils collèrent Agostini, en liquette, grelottant de fièvre et de froid dans un couloir.

Dans son délire, le malheureux s'embrenna. Quand, au matin, on le trouva dans cet état, quatre idiots le bouchonnèrent à l'eau froide.

Ça fut radical ! On porta le souffre-douleur à l'hôpital et il eut vite fait d'y crampser.

—o—

Ailleurs, à Toulouse au 18<sup>e</sup> d'artillerie, un adjuvache, trouvant qu'un bleu ne s'alignait pas assez vite sur les rangs, n'a rien trouvé de mieux pour lui faire rentrer le ventre, que de le larder de la pointe de son sabre.

Il n'en est résulté qu'une légère boutonnière !

Le blessé a voulu se faire porter malade mais il a été biffé du cahier de visite.... afin d'éviter toute indiscrétion.

Turellement, le sabreur n'a pas été inquiété !

—o—

Toutes ces monstruosité ne sont-elles pas de même famille que les horreurs de l'inquisition d'Espagne ?

Foutre si ! Et il est certain que s'ils avaient leurs coudées franches, — ne craignaient un brin l'opinion publique — les galonnés donneraient libre cours à leurs sanguinaires instincts, — et ce serait terrible !



#### Agences de publicité

Chacun connaît les pousse-pousse : ces pauvres bougres qui, du matin au soir, triment à travers rues et boulevards une grande voiture-réclame sur laquelle sont placardées des affiches ?

Chacun aussi connaît les hommes-sandwich qui baladent des pancartes sur leurs épaules, tout en distribuant des prospectus ?

Mais, non ; de dieu, ce que peu savent, c'est le tarif auquel ces pauvres bougres sont payés. Ça dépasse toute imagination : ils paient vingt sous par jour.

Parfaitement, les bons bougres : vingt sous par jour pour faire le cheval ! Vingt sous pour se baguenauder, une journée durant, avec des affiches sur le râble !

Turellement, pour trouver des pros à ce prix, les patrons des agences de publicité choisissent des malheureux qui, ayant le ventre tellement vide, n'ont plus la force de leur cracher au visage.

C'est principalement dans les asiles de nuit que se recrutent les pousse-pousse et les hommes-sandwich ; chaque soir le capitaine demande quels sont ceux qui veulent aller travailler à la publicité. Les pauvres diables qui n'ont pas bouffé depuis un ou deux jours, — et quelquefois plus ! — donnent leur nom : si peu que ce soit payé, y aura toujours de quoi acheter du pain !

Et, le lendemain, ils s'en vont faire le cheval. Pour cacher leurs guenilles, afin que le populo ne se doute pas de quelle exploitation infernale sont victimes ces déshérités, l'agence les déguise avec un uniforme qui n'est qu'un cache-misère.

Y a des purotins qui s'accoutument à cette existence pitoyable : le grand ressort de l'énergie étant cassé chez eux ils n'ont plus la force de se tirer de la mistoufle et ils y croupissent. Comme, même en étant bougrement sobres, vingt sous par jour ne leur suffisent pas, ceux-là s'habituent à mendier et les quelques sous qu'ils récoltent en faisant la manche sont autant de plus pour se farcir les boyaux.

Ces garces d'agences pourraient pourtant facilement payer un plus haut salaire, car y a bougrement de la marge entre ce qu'elles payent aux purotins et le prix qu'elles font abouler à ceux qui font de la réclame : une voiture à affiches est payée par le client au bas mot 3 francs par jour, — plus souvent 3 fr. 50.

Au minimum, ça fait donc quarante sous par voiture qu'empoche l'agence.

Et que ces crapouillards d'exploiteurs ne clabaudent pas qu'ils ont des frais. C'est pas vrai! Leurs frais sont dérisoires. Ils sont tellement charognes qu'ils barbotent un sou à chaque putoin qu'ils exploitent sur leur vingt ronds de salaire sous prétexte de graisser les roues de voiture.

Ca, c'est le comble de l'ignominie!

Ah, je t'en foutrais du graissage de roues à grands coups de pied dans le cul.

Si seulement, parmi les mistouffiers qui s'embauchent à si vil prix y en avait quelques douzaines ayant encore une vague lueur d'initiative, ils iraient remiser leur guimbarde dans les fossés des fortifs.

Et quand les affameurs des agences de publicité verraient que la binaise se renouvelle quotidiennement ils comprendraient de quoi il retourne et ils augmenteraient la paye.



Voilà les camaros partis en guerre contre la raticonnerie — une des plus puantes vermines que nous ayons sur le poil. — Tant mieux, foutre, on ne mettra jamais trop d'entrain à combattre cette engeance maudite, mais il ne faudrait pourtant pas qu'elle nous fasse oublier les gouvernants et les richards de tout acabit.

C'est ce qui nous était quasiment arrivé pour les curés pendant un sacré bout de temps. Les opportunistes, maîtres de l'assiette au beurre, avaient tant joué sur tous les tons de la guitare anti-cléricale, que tout le monde en haussait les épaules. Les révolutionnaires en étaient venus à ne plus prendre au sérieux le péril noir.

Mais la redoutable bête que nous croyions crevée, n'était qu'engourdie. Peu à peu, changeant de tactique, s'adaptant avec une roulerie infernale à la nouvelle situation, elle se rapapillottait avec les bourgeois républicains qui lui pardonnaient d'avoir trempé dans les tentatives royalistes des 24 et 16 mai, ainsi que dans l'aventure boulangiste, recevant en échange le pardon de leurs velléités anti-cléricales et de leur semblant de persécution.

La communauté d'intérêts engendrait l'alliance de la calotte et du bonnet phrygien, la peur des rebiffades populaires la cimentait. L'abrutisseur donnait la main au voleur et au sergot.

Les prêches de l'abbé Garnier, les chaires transformées en tribunes, la propagation du canard *La Croix*, plus rapide que celle de la peste indienne, les manigances des cercles catholiques, les horreurs de Barcelone, nous ont prouvé que ceux qui avaient cru l'Eglise canée, s'étaient fourré le doigt dans l'œil jusqu'au coude.

De là, la reprise des hostilités, et cette fois sans repos ni trêve; les prolos n'ayant rien de commun avec la gent ensoutanée qui est son ennemie au même titre que les hâbleurs de la politique ou les affameurs du patronat.

Y a pas de pet que des transactions soient possibles! Nous devons nous rappeler que parce que nos pères de 93 n'ont fait qu'à demi, aujourd'hui tout est à refaire.

Les premiers chrétiens qui étaient des ziques d'attaque furent moins cruches que nos paternels. Ils détruisaient que c'était un vrai beurre. Les bons dieux du temps, car il y en avait à l'époque une ribambelle, étaient déquillés avec un enthousiasme galbeux et leurs urnes chahutées dans les grandes largeurs. Pas un vestige ne restait du passé polythéiste.

C'est pour ne pas avoir fait kif-kif avec les bons dieux en plâtre, en bois ou en pain d'épices symbolisant le vrai dieu des crétins que nos pères ont saboté la besogne révolutionnaire et qu'aujourd'hui il faut recommencer sous peine de revenir trois ou quatre siècles en arrière.

Il faut donc, mille charognes, commencer par le commencement, se dépêtrer à la fin des fins de la routine, de la lâcheté, de l'indécision.

Bien que les horreurs des raticons à travers les âges ne soient pas finement connues par le populo des villes et des campluches, abruti par le travail esquinant et plongé dans l'ignorance jusque par dessus les épaules, il a néanmoins une idée du peu que vaut cette caste.

Par instinct, il a dans le nez les sacs-à-char-

bon et, quasi toute sa garce d'existence, il les laisse à leurs couillonnades et les envoie paître s'ils l'enquiquinent de trop près.

Mais, viédaze, admirez la force de cette saloperie de routine. Le même bon bougre qui, sachant que les calotins c'est du sale monde et leurs comédies des attrape-nigauds, gueule contre eux d'un bout d'année à l'autre et ne fout jamais les pattes dans leurs piôles, se laisse pourtant prendre à l'engrenage.

Il prend femme, se met en ménage et fait la dégoûtante corvée. Après le maire, c'est le curé qui bénira son accouplement.

Un mioche a poussé; sans en savoir le pourquoi ni comment — parce que c'est l'usage, parce qu'il a peur des cancans des voisines, — le prolo laisse porter le gosse à l'Eglise et asperger d'eau froide sa petite caboche.

Plus tard, le loupiot grandit; c'est l'heure d'aller à l'école, d'apprendre le peu de choses que les maîtres veulent bien nous laisser enseigner. L'instruction de l'Etat est laïque — du moins passe pour telle, — seulement, à côté, les frocards ont le catéchisme, et, souvent, l'école est dirigée par un ignorantin brute et gerministe. Par peur du « qu'en dira-t-on », des fois pour ne pas perdre sa place, son gagne-pain, le père laisse bourrer de choses absurdes le ciboulot de son fiston.

Enfin, arrive le terme de son existence de galérien. Ses souffrances sont finies et le repos qui lui a tant manqué dans la vie ne sera plus troublé maintenant. Le prêtre, crampon jusqu'au bout, a voulu lui graisser les bottes pour le dernier voyage et c'est au chant de son latin baroque que la dépouille du pauvre diable est portée au champ de navets.

On n'a pas le courage de rompre avec les traditions idiotes, ni de foutre à la porte le porte-soutane.

Quant à la ménagère, pire est encore sa situation. La pauvre bougresse n'a aucune des distractions bien minces qu'a son homme. Elle ne va ni au café, ni au cabaret; il ne lui reste que l'Eglise ou les papottages entre voisines.

Et elle y laisse sa caboche, la pauvrette! Elle se laisse prendre à la mise en scène, et, par elle, le curé met un pied dans la famille et accapare l'enfant.

—0—

Ah! mille dieux, ne leur coupera-t-on jamais la chique à ces vilains moineaux? Pourquoi ne pas agir, vivre déjà de la vie que nous voulons vivre; faire le vide autour de l'église comme nous le faisons autour du scrutin?

Pourquoi? parce que nous restons seuls, isolés les uns les autres, à nous lamenter dans notre coin. Il en résulte que nous sommes une chiffe, tandis que si nous marchions de front, nous serions une force que rien ne pourrait vaincre.

Ainsi, seuls, nous sommes la proie de la maudite ignorance, nous ne lisons que les radotages des quotidiens, et nos copines se laissent tourneboulé par les idiots romans qu'on y colle au bas.

Tandis que groupés, syndiqués, on pourrait avoir une bibliothèque, tout un chacun apprendrait les frasques des curés, les ciboulots se dégraisseraient, les chouettes feuilles pénétreraient partout.

Les conférences instructives remplaceraient les boniments des bêtes noires, les soirées de famille, les fêtes de frangins finiraient par attirer les bonnes bougresses qu'ils accaparent aujourd'hui.

Préparant l'émancipation, sur le terrain économique, par l'achat en commun de machines, engrais, semences, par l'établissement de magasins à prix de revient; sur le terrain politique, par sa lutte de tous les instants contre le pouvoir et son ingérence incessante dans toutes les affaires de la commune, le syndicat paysan donnerait aussi un rude coup de main à l'émancipation morale en vulgarisant les connaissances positives et en foutant en capitote les préjugés religieux.

Il lutterait corps à corps avec ces trois grandes ennemies: la peur, l'ignorance, la faim.

Et la révolution ne pourrait nous surprendre!

Le père Barbassou.

#### L'ENTERREMENT DE GALLAU

Vendredi dernier, à Saint-Ouen, a eu lieu l'enterrement d'un jeune et bon petit fieuf, le camarade Gallau.

Il avait pris part à plusieurs manifestations, avait été arrêté à diverses reprises, et c'est des suites des coups que lui administra la police qu'il est mort.

Une soixantaine de compagnes et de compagnons suivaient le convoi.

Toujours idiot, la Préfectance s'était distinguée: Puybaraud avait envoyé une cinquantaine de mouchards qui, renforcés d'une quinzaine de sergots, quart-d'œil en tête, ont escorté l'enterrement.

Le populo, épaté, reluquait le spectacle, ne pouvant comprendre à quoi rimait cette inondation de police pour un simple enterrement.

Sur la tombe, un jeune copain, Robineau, a pris la parole, maudissant la société actuelle si dure aux prolos et affirmant la prochaine réalisation d'une société libérée de toutes les horreurs économiques et gouvernementales.

## Le Journal-Affiche

Le journal est un chouette outil de propagande, mais il est tout de même incomplet: pour être lu il nécessite deux conditions qui ne se trouvent pas chez tous ceux qui ont intérêt à le lire.

Primo, il faut vouloir se le payer;

Deuxièmement, il faut le pouvoir.

Le journal idéal serait celui qui, au grand œil, serait mis sous le nez de tous:

Des pauvres bougres qui ont une sacrée envie de le lire, mais que l'éclipse de galette qui les afflige empêche de réaliser leur désir;

Et aussi des indifférents qui, par simple ignorance, — soit de l'existence même du canard, soit des questions qu'il traite, — ne l'achètent pas, quoique le pouvant.

La solution du problème est cotonneuse! Y a pourtant mèche de tourner la difficulté.

Cela, grâce à l'**Affiche!**

L'affiche est un riche levain d'idées: elle aguiche les passants, se fait lire de tous, des putoins et des jemenfoutistes.

Les gouvernants le savent. Aussi, craignent-ils bougrement les affiches! C'est pourquoi, de façon à restreindre — sinon à supprimer complètement leur publication, — ils ont foutu un sacré impôt sur les papiers collés sur les murs.

En période révolutionnaire, l'affiche a toujours été libérée de l'impôt. Et ça a été pour beaucoup dans la fermentation populaire!

Sous la grande Révolution les journaux étaient quasiment des affiches: *l'Ami du Peuple* de Marat, *le Père Duchesne* d'Hébert se collaient sur les murs, aux angles des carrefours et un bon bougre — qui avait sifflé une chopotte pour s'éclaircir la voix — en faisait la lecture au populo aux écouttes.

Aujourd'hui, pour mieux tenir sous leur coupe le populo, les dirigeants ont fichu de l'impôt sur les affiches.

Malgré ça, y a mèche d'en user, et, foutre, je ne veux pas m'en priver!

Jusqu'ici, de ci de là, suivant les occases, j'ai publié diverses affiches du *Père Peinard au Populo*; désormais, je vais régulariser le fourbi et me fendre d'une affiche, environ tous les mois, — selon que les événements s'y prêteront.

Le format sera le même que celles déjà publiées (quart colombier); chacune nécessitera donc un timbre de 6 centimes. Evidemment, un format plus grand ne serait pas du luxe; mais, si on prenait un format double (demi colombier), chaque placard exigerait un timbre de 12 centimes. Or, m'est avis que deux affiches à 6 centimes ont chance d'être lues par davantage de monde qu'une seule à 12 centimes.

—0—

La première affiche montrera sa crête à l'occasion de *l'Anniversaire du 18 mars 1871*.

Ceci dit, que les copains qui ont cette propagande à la bonne s'alignent pour s'en payer le plus grand nombre possible. Je voudrais bien pouvoir les leur expédier à l'œil, mais y a foutre pas mèche! Il faut donc qu'ils concourent aux frais, afin qu'on en répande le plus possible.

Les affiches seront expédiées aux camarades à raison de 2 francs le cent, non timbrées; ils devront se procurer les timbres au bureau de l'enregistrement. Ceux qui préféreront s'éviter tout dérangement n'auront qu'à envoyer 8 francs par cent d'affiches pour les recevoir toutes timbrées, prêtes à être placardées.

Pour des quantités inférieures à cent, même prix: 10 affiches pour 80 centimes; 50 pour 4 francs.

—0—

Ceci dit, que les bons fieux se grouillent! qu'ils envoient leurs commandes au plus vite afin qu'on sache approximativement le chiffre du tirage.

Patinez-vous, les camaros, et vous verrez que

ce truc d'affiches donnera de chouettes résultats et dégraissera gentiment les caboches encore embistrouillées de préjugés.

Comme je le disais en commençant : il faut mettre nos idées à la portée de ceux qui n'ont pas de pognon pour acheter les canards et tirer l'œil des inconscients qui nous ignorent.

Pour ça, y a pas de meilleure binaise que les affiches!

**UN HOMME DE MOINS...**

Et un candidat de plus !

Un siège de député étant vacant à Aix, quelques nigaudins ont offert la candidature à Barrucand qui, au lieu d'être assez à la hauteur pour leur expliquer qu'ils font fausse route, s'est empressé d'accepter.

Nos relations ne dataient pas d'hier. Nous étions en concordance, sinon en toutes nos idées, du moins sur beaucoup de points.

Certes, je le supposais assez émancipé pour dédaigner le mendigottage des bulletins de vote.

Il n'en est rien. Tant pis pour lui !

Voir un homme se noyer est chose toujours triste, — surtout quand celui-ci ne vous est pas inconnu.

Mais, lorsque cette noyade est volontaire, je ne sais quoi l'emporte : pitié ou dédain ?

En tous les cas, Barrucand a tué notre amitié.

EMILE POUGET.

**Le Prix d'une Guerre**

Puisque nous sommes peut-être à deux doigts d'une tuerie européenne, voyons un peu ce que coûte une pareille omelette.

Voici le tarif de la guerre franco-allemande de 1870 :

En France, d'après le D<sup>r</sup> Jules Rochard, les pertes subies par l'armée française furent les suivantes :

Morts en France de blessures. . . . .	80.000
Morts en France de maladies, d'accidents, etc. . . . .	36.000
Morts en Allemagne, prisonniers . . .	20.000
<b>Total. . . . .</b>	<b>136.000</b>

Blessés sur le champ de bataille qui survécurent. . . . .	138.000
Blessés dans les marches, accidentellement, contusionnés. . . . .	11.421
Malades de maladies communes, d'extinction, de froid, etc . . . . .	328.000
<b>Total. . . . .</b>	<b>477.421</b>

Le nombre des Français morts de blessures serait de 155.000, d'après le D<sup>r</sup> Puget et de 138.000, d'après le D<sup>r</sup> Chéau.

En Allemagne, d'après les rapports officiels de l'état-major de Berlin, il mourut, du côté des Allemands, 40.877 hommes, dont 18.255 sur les champs de bataille et 22.622 dans les ambulances. 18.543 hommes furent blessés, mais survécurent.

Voilà le bilan de la chair humaine.

Mais foutre, si on a fait l'addition de la quantité de vies humaines disparues dans ce cataclysme, personne n'a pu doser la qualité de ces victimes.

Qui saura jamais ce qu'auraient produit tous ces jeunes hommes s'ils avaient vécu ? Sûrement, y avait là une légion de gas d'avenir : des inventeurs, des artistes, etc.

—o—

Et si, d'autre part, on calcule le gaspillage de galette, les chiffres en sont insensés. C'est une sarabande de millions dont on ne voit jamais la fin !

D'après un ancien ministre des finances, pour la France, voici quelle fut la note à payer :

Dépenses militaires. . . . .	2.386.412.558
Sommes payées à l'Allemagne. . .	5.742.938.814
Travaux publics occasionnés par la guerre. . . . .	207.239.800
Indemnités payées par l'Etat aux départements et aux particuliers. . . . .	604.622.425
Pertes subies par l'Etat . . . . .	2.033.939.000
Domages supportés par les communes et non remboursés par l'Etat. . . . .	535.007.000
Emprunts et primes. . . . .	1.159.327.955
<b>Total. . . . .</b>	<b>12.666.487.552</b>

Près de treize milliards, c'est un sacré denier, nom de dieu !

En ce qui concerne les pertes pécuniaires de

l'Allemagne, les aligneurs de chiffres ne sont pas d'accord : d'après les uns, elles seraient inférieures aux cinq milliards versés; d'après les autres, au contraire, elles auraient dépassé huit milliards.

Ah foutre, si la guerre n'eut pas eu lieu et que tout ce pognon eut été utilisé par les pauvres bougres morts sur les champs de bataille, en travaux profitables au populo, vous voyez d'ici le tableau !

La question sociale serait à moitié résolue ! Pour compléter la besogne, un léger échecillage suffirait... Hélas, nous n'en sommes pas là !



**Les gueules noires du Gard**

La grève des mineurs de la Rochelle a eu pour épilogue le renvoi de 250 grévistes, et ces renvois continuent, hélas !

Le directeur, un jean-foutre nommé de Place, a paraît-il fixé à 400 le nombre des victimes qu'il veut fiche à la rue.

Les journaux régionaux serinent : « c'est pour déplacer la majorité républicaine... »

Oui, foutre, le de Place affame tous ses esclaves qu'il soupçonne de républicanisme.

Et la République, cette exécutable garce gouvernementale ne prend nullement la défense des prolos qui en pincet pour elle : elle les laisse à la merci du premier autocrate venu et ne s'occupe pas plus d'eux que de ses anciens programmes.

Quel crime ont donc commis ces malheureux mineurs ? Ils ont simplement usé des droits que leur accorde la loi : ils ont fait grève ! Et tant que le chômage a duré ils ont été bougrement sages.

Ils ont été vaincus et leur maître, aussi haineux que cafard, se venge en leur tirant le pain de la bouche.

La plupart de ces pauvres renvoyés ont été expédiés dans le Pas-de-Calais où on leur a trouvé de l'embauche au plus bas prix possible.

Ce qu'il y a de triste, c'est que leur mistoufle s'aggrave du manque de soleil. Ces pauvres déportés, habitués à la vie facile du Midi, accoutumés à licher du picolo à rasades, ne peuvent se faire à l'existence du Nord : la bière les refroidit et la vie y est plus chère que chez eux.

Et maintenant, ces pauvres types seront ils désillusionnés ? Comprendront-ils que la gouvernaille républicaine est à foutre dans le même sac que leur ancien directeur ? Que c'est tous des exploiters et dominateurs, mangeurs de pauvre monde ?

Il faut espérer que les souffrances qu'ils endurent leur ouvriront les quinquets et qu'ils en viendront à se dire que nous n'aurons de bien-être à la clé que lorsque la garce de société actuelle aura cédé la place à un alignement social d'où seront de sortie capitalos et gouvernants.

**Pacification ratée !**

Les crapulars de la Hongrie qui, l'autre semaine, avaient espéré calmer les prolos d'Anina en les massacrant, peuvent se convaincre que ce remède n'est pas souverain.

Les saignées populaires ne réussissent pas à tout coup à étouffer l'esprit de révolte !

Le désaccord existe toujours entre la Société des chemins de fer autrichiens et les pauvres gueules noires qu'elle exploite dur, au sujet des caisses de retraite.

La surexcitation est tellement grande chez les prolos que la gouvernance a fait occuper militairement Anina et tous les patelins environnants.

Malgré cela, les capitalos ont le trac que dix mille mineurs ne se fichent en grève et il est probable qu'il en résulterait un sérieux grabuge car les prolos en ont gros sur le cœur !

**Égalité, Mince de Colle !**

Quand, il y a une quinzaine d'années, pour l'inauguration de la Volière municipale les oisons qui y nichent organisèrent leur premier gigottage, le populo y trouva un cheveu.

C'est sous les huées et les sifflets des bons

bougres formant la haie que défilaient les invités.

Et fichtre, ceux-ci n'en menaient pas large !

Ceux qui rappliquaient en sapin en enduraient de cruelles : des gas costauds attrapaient roues et ressorts et secouaient les birbes dans leur guimbarde, pire que pissenlits dans un panier à salade.

Que les temps sont changés !

Aujourd'hui, l'Hôtel de Ville est devenu un claque pareil à tous les bazars de la haute : l'on s'y empiffre et l'on y liche à gogo et le populo, devenu d'un jemenfoutisme écœurant, reluque le tableau le ventre vide et, sans colère ni malédiction assiste au processionnement des invités.

Ça ne prouve pas en notre faveur, nom de dieu ! Vraiment, il faut que nous en ayons une sacrée couche.

Ce qui est caractéristique c'est que, il y a quinze ans, les socialos n'étaient pas les derniers à protester contre les fêtes de la Volière municipale.

Depuis lors, la plupart de ces bougres-là ont changé d'opinion, sinon de chaussures : ils sont entrés eux-mêmes dans la baraque et le gaspillage des notes municipales ne les effarouche plus... puisqu'ils y mettent les quatre doigts et le pouce !

Au dernier bal, sur les douze mille pique-assiettes qui se sont gobergés au compte du populo, celui qui aura t eu envie de botter le cul à tous les socialos à la manque présents aurait entrepris un sacré turbin.

Les types n'eussent pourtant pas volé leur fessée, nom de dieu !

Pour s'en convaincre y a qu'à faire le total des consommations, — tant solides que liquides, — qu'ont englouti ces jean-foutre de pique-assiettes.

C'est quelque chose de faramineux !

Ce soir-là, à l'Hôtel de Ville, on a liché et bafgré : 9,600 sirops, 4,700 glaces, 1,500 marquises, 8,400 punchs, 3,000 chocolats, 21,000 sandwiches, 9,320 pains français, 193 kilos de petits fours, 171 babas, brioches, 2 340 gâteaux variés, 5,370 consommés, etc., 810 bouteilles de bordeaux, 41 corbeilles de fruits, 320 carafes frappées, 3,600 bouteilles de champagne, 2,700 bouteilles de bière, 2 litres d'orangeade, 80 kilos de glace.

Cette montagne de boustifaille et ce fleuve de liquides représentent cinq sandwiches ou gâteaux et huit consommations par pique-assiette.

Cré pétard, on voit bien que c'est pas eux qui casquaient ! Si les invités avaient dû sortir leur porte-braise et financer, ils auraient eu les dents moins longues et le gosier moins altéré.

—o—

Tandis qu'on noçait à la Volière municipale, dans les faubourgs parisiens, plus de pauvres bougres qu'il n'y avait d'invités à ce cochon de bal, se couchaient le ventre vide.

« Se couchaient ! » est une façon de parler.

En effet, les malheureux reflieurs de comète qui, cette nuit-là se remisèrent sous les ponts ne durent guère dormir : les flouffons des orchestres leur écorchèrent salement les oreilles.

D'autres purotins, attirés par les lumières de l'Hôtel de Ville, kif-kif les papillons par les camoufles, vinrent rôdailler autour de la baraque, essayant de réchauffer leurs abattis grelottants à la buée et aux relents que dégageait la foule des invités.

Les cinq gâteaux et les huit consommations que les pique-assiettes engloutirent ce soir-là eussent été bougrement mieux employés à faire souper douze mille ventre-creux.

Mais, allez donc parler de ça aux birbes qui tiennent la queue de la poêle.

Nul ne marche ! Pas plus les collectos que les autres.

Pourvu qu'il y en ait pour eux, ils se foutent du reste !

—o—

Ainsi, croyez-vous que les derniers suicides de misère — qui ont coïncidé avec le gigottage municipal — ont émotionné les conseillers ci-paux ?

Ah ouat ! Ils avaient autre chose en tête : ils étaient tout entiers à distribuer leurs invitations aux votards influents.

C'était autrement important que de tendre la perche à un mistouffier qui vote peu, — ou point.

Donc, inutile de se casser le trognon pour les miséreux !

Il ne reste aux pauvres diables qu'à crever dans leur coin. Et les malheureux n'y manquent pas : ils mettent, à disparaître, un entrain lamentable.

L'autre jour, c'est un jeune homme de 21 ans, Edouard Favrier, qui s'est tiré trois coups de revolver dans la poitrine, rue de Rivoli, — pas loin de la Volière municipale. On l'a transporté, presque à l'agonie, à l'Hôtel-Dieu. Avec de sacrés efforts, ce désespéré a raconté que, sans turbin depuis le commencement de l'hiver, ne pouvant donner à croûter à sa vieille mère, il avait préféré en finir... A l'heure actuelle, il doit être à la salle de dissection!

Et le pauvre bougre n'avait que 21 ans! Que des sacripants ne viennent pas baver qu'il manquait de courage au travail, — il faut moins de nerf pour turbiner que pour se faire perir!

Rue Alibert, c'est une vieille mère de 75 ans et son fils qui approchait de la soixantaine, que, ces jours derniers aussi, on a découverts asphyxiés dans leur logement: leurs quatre derniers sous avaient servi à acheter le charbon du réchaud.

Puis, c'est un vieux gardien du musée de Cluny à qui on a refusé sa pension de retraite et qui, de désespoir, s'est fait sauter le caisson: pendant 30 ans, tous les mois, l'Etat a rousti à ce pauvre type une part de ses appointements, sous prétexte de lui fournir plus tard une retraite. Quand le malheureux, parvenu à l'âge réglementaire, a voulu jouir de sa pension, on l'a envoyé promener.

— On vous doit rien! Foutez-nous la paix.

Le pauvre vieux n'a pas insisté; à peine sorti des bureaux du ministère, il s'est fait sauter le caisson.

— 0 —

Toutes ces horreurs sociales, — et quantité d'autres drames de misère qui restent ignorés — ne chagrinent pas les oisons de la Volière Cipale.

Ils ont pris pour maxime la devise de ce porc de roi de Pologne qui, lorsqu'il n'était pas encore ivre-mort, bavait: « Quand le roi a bu, la Pologne est saouée! »

Nos conseillers cipaux se moquent pas mal que la misère inonde Paris.

Ils ne sont à l'Hôtel de Ville que comme on est dans une antichambre: ils attendent de pouvoir se faufiler à l'Aquarium.

Et, tout en faisant le pied de grue, ils la mènent joyeuse: pourvu qu'ils puissent gueuletonner et rigoler, inaugurer des rues et gigoter dans les salons, ils se foutent du populo!



#### Racaille percepteuse!

Creil — Si j'étais paysan, j'aimerais mieux voir chenilles et hannetons envahir mon jardin que de reluquer le percepteur sur le pas de ma porte.

C'est qu'en effet, c'est une bête malfaisante que ce râfle galette.

Celui de Creil, non content de son métier, pourtant assez dégueulasse, s'est en outre constitué rat d'église: c'est un des birbes de la fabrique et, en cette qualité, il bâcle des actes de baptême, de mariage, de décès.

Il a ce second métier à cœur: il pilonne les ouvriers, leur serine de faire baptiser leurs mioches, les pousse à se marier à l'église et leur explique que la bigoterie les rendra agréables aux patrons.

Y en a qui tombent dans le panneau.

Mais, de même qu'il n'y a pas de danse sans violons, de même à l'église y a pas de comédie sans galette: après la cérémonie s'amène la note à payer.

Pour lors, le birbe quitte sa livrée de raticchon et endosse celle de percepteur et il fout en mouvement les chicanous avec du papier timbré à la clé.

Voilà où ça conduit de se laisser embobiner par la jésuitaille: que les prolos se garent de ce choléra et ils s'en trouveront bougrement bien!

#### Mouchard amateur

Le Havre. — Il y a quelques jours une toupie propriétaire ayant eu l'indélicatesse de fiche dehors un de ses locatons qui se trouvait dans la panade, quelques copains lui donnèrent un coup de main pour le déménagement.

Le rendez-vous était rue François-Mazeline. De prime abord, tout se passa gentiment: une fois la voiture pleine on se mit en route et,

pour véhiculer plus allègrement la guimbarde, les frangins en poussèrent une.

Il paraît que les chansons anarchotes ont le don d'écorcher les plats à barbe des mufles car, quand les gas revinrent pour charger une nouvelle voiture, ils trouvèrent dans le couloir deux flics qu'un cochonnier voisin était allé requérir.

On discutailla et, finalement, en procession, toute la bande alla s'expliquer au poste. Comme l'autorité n'a jamais tort, on administra aux déménageurs une contravention sous prétexte de tapage nocturne à 9 heures du soir.

Quant au cochon de cochonnier qui a fait volontairement le sale métier de roussin, il peut se rengorger; quand son commerce ne le nourrira plus, il pourra se bombarder roussin en pied.

Faut-il être dégoûtant pour avoir des dispositions pareilles! C'est bougrement triste.

Je comprends qu'on fasse n'importe quoi pour vivre: se ferait-on même cure-étrons, y a pas de mal. Mais, s'enrôler dans la pestaille, pouah! c'est se dégrader et s'avilir.

C'est de l'ignominie pure!

#### Exploitation carabinée.

Lannoy est une petiote ville du Nord où il n'existe pour ainsi dire qu'une industrie: le tissage d'ameublement.

Les paysans des alentours viennent travailler dans les bagnes et les bourriques patronales ne se font pas faute de les exploiter en grande largeur.

Ce n'est pas d'aujourd'hui que les capitalistes établissent des bagnes dans les endroits où les paysans pourront venir s'embaucher. Y a belle lurette qu'ils pratiquent ce système! Non pas pour donner du bien-être aux culs-terreux, mais simplement parce qu'il y a mèche de les exploiter davantage que les ouvriers des villes.

Les campluchards sont moins dessalés et se laissent plus facilement influencer; puis, comme ils vivent déjà tant bien que mal, on peut les satisfaire en leur fichant un salaire dérisoire, dont ils se contentent parce que la vie est bon marché; puis aussi, avec eux, tant qu'ils ne se sont pas sentis les coudes et développés par le frottement et la fréquentation des bons bougres, y a pas de grève à craindre.

Pour toutes ces raisons, les singes en pincent rudement pour exploiter les paysans et ils font d'eux, moins de cas que d'une bête de somme.

Comme échantillon des salopises que les galeux peuvent commettre, y a qu'à reluquer le bagne à Ferdinand Leborgne. Dans cette boîte, il est expressément défendu de bouger et de lever le nez de sur son turbin:

Si l'on mange une croûte de pain, quarante sous d'amende!

Si l'on parle à un voisin, encore quarante sous! Et foutre, on ne lui parle pas deux fois, car à la seconde infraction, le prolo qui a la langue trop longue est fichu à la porte.

Si l'on va derrière son métier, quarante sous d'amende.

Si l'on fait du déchet, encore quarante sous! Ça n'en finit pas, nom de dieu!

Comme on est actuellement en morte saison, la charogne patronale en profite pour serrer davantage la vis à ses esclaves et rabotter sur leurs maigres salaires.

Il y a six semaines, il opéra une première diminution de douze centimes et, la semaine dernière, voyant que personne ne rouspétait, il a opéré une nouvelle diminution de vingt centimes.

Et le sacripant n'en restera pas là!

Or, les camaros, savez-vous quelle est la moyenne du salaire d'un prolo chez ce grigou? Vingt sous par jour!

Avec une telle paye, les malheureux en sont réduits à ne bouffer que des pommes de terre et du lait battu, — sans rien autre!

Les cochons du singe sont sûrement mieux nourris que ses ouvriers.

Et l'affameur Leborgne aurait tort de prétendre que la concurrence l'oblige à baisser les salaires.

Mensonge!

Y a pas de concurrence qui tienne. A preuve, c'est que l'animal est en train de se faire construire un nouveau château, qui sera cimenté de la sueur et du sang de ses prolos et qu'il paiera avec la diminution qu'il vient d'opérer.

Et dire que si les bons bougres savaient et voulaient, ils n'auraient qu'à remuer le petit doigt pour changer en une vie facile et agréable, l'existence d'atroce misère que mène le populo!

#### Toujours le favoritisme!

Albi. — Mossieu le maire, un radicaillon panaché de socialisme, vient d'autoriser un marchand de primeurs à s'installer au marché aux herbes, sur un emplacement que, depuis des ans et des ans, occupaient des petits marchands.

Toujours le favoritisme, nom d'une pipe!

Dam, ça fait causer, chacun lâche son grain de sel: les uns disent que le marchand envahisseur est un ami politique de mossieu le maire; d'autres prétendent qu'il faut chercher la femme...

Quelque soit le motif, ce qui est certain, c'est que des pauvres bougres sont éliminés pour plaire à un type quelconque. Et fichtre, les petits marchands ne veulent pas se laisser faire! Il en résulte, sur le marché, de petiotes émeutes.

Turellement, la ficaille exécute les ordres du maire avec sa brutalité coutumière; l'autre jour, un vieux jardinier qui a plus de 84 ans, a été bouseulé et tous ses légumes culbutés ont roulé sur la place.

Un bon lieu protesta contre la vacherie des sergots; mal lui en prit! Ces animaux l'agrippèrent, le conduisirent au violon et le passèrent à tabac, histoire de lui inculquer le respect des autorités.

Que les petits marchands ne se laissent pas faire, qu'ils se liguent contre l'envahisseur, qu'ils lui fassent mille sottises, lui rendent la vie exécration et, si c'est dans leurs cordes, qu'ils réservent leurs pommes et leurs tomates pourries pour la hure de mossieu le maire.

S'ils n'ont pas froid aux quinquets et qu'ils aient du poil ailleurs que dans le creux de la main, la victoire leur restera!

#### Crime de proprio!

Nîmes. — Propriété et Autorité sont le côté pile et le côté face d'une même médaille qui, contrairement aux médailles ordinaires, n'a que des revers pour le populo.

Le jour où nous serons assez à la hauteur pour décliner toute autorité et pour nous passer de propriété individuelle, on s'en portera bougrement mieux.

Nous y gagnerons en tout et pour tout!

Ainsi, par exemple, on en aura fini avec le mariage légal, qui n'est qu'une forme, — et des plus dégueulasses, — de la propriété individuelle.

Aujourd'hui, un homme qui a pris femme se croit sur elle les mêmes droits que sur un champ de pommes de terre et il n'hésite pas plus à escoffier celui qui lui en fait porter que celui qui, par nécessité, va lui voler quatre patates.

C'est arrivé à Nîmes: Platel, ayant appris que sa femme — que la prostitution du mariage légal ne satisfaisait pas — se becottait avec un amoureux de son choix ne put endurer cette atteinte à sa propriété et tua Guiraudet.

Le meurtrier vient de passer en jugerie et les jurés l'ont acquitté.

Ils ont bien fait! car s'il y a quelque chose de hideux au monde c'est le droit de punir: sous prétexte qu'un crime a été commis, y a rien de plus idiot que d'imiter ce mauvais exemple et d'en commettre un nouveau.

Mais foutre, ce n'est pas en se faisant ce raisonnement philosophique que les jurés nîmois ont acquitté Platel: ils l'ont acquitté parce qu'il a défendu sa propriété, — sa femme! — contre un larron.

Eh raisonnant ainsi, ils ont manqué de jugeotte! Ils auraient dû dire à Platel: « On t'acquitte, mais ça ne veut pas dire qu'on t'approuve. Tu as eu tort d'escoffier ton rival. Tu n'avais qu'un droit vis-à-vis de ta femme: celui de te faire aimer d'elle. Si tu as été trop bête pour y parvenir, tant pis pour toi! En se donnant à qui lui plaisait elle ne t'a porté aucun préjudice... Sur ce, fous le camp et ne recommence pas! »

#### Esclaves volontaires

Montbrison est un patelin où le populo est tellement masturbé par les patrons qu'il n'y a pas de limite à l'exploitation et que les prolos y sont tout plein niguedouilles.

Il y a une quinzaine, un copain de Saint Etienne alla y chercher de l'embauche: il fut accepté au bagne Chaverot, moyennant un jour ou deux d'apprentissage.

Le second jour le gas demande un métier: on lui offre à faire des étoffes avec 20 à 25 ronds de paye journalière.

— Vous ne m'avez pas regardé? Je veux gagner ma vie!

— Je vous donnerai vingt-cinq sous par jour, dit le galeux, mais pas un rond de plus !  
— Vingt dieux, ça vaut vingt-cinq mornifles ! répond le gas.

Et, foutu à cran, le bon bougre laisse tomber une telle châtaigne sur la hure de l'exploiteur que l'animal alla s'affaler kif-kif une chiffe.

Au lieu de rigoler de la leçon donnée à leur singe, les prolos s'indignèrent : une partie du bétail alla ramasser le galeux, tandis que l'autre moitié tombait sur le rouspéteur. Un seul, un mécanicien, s'interposa pour repousser la meute ; le bon bougre put se dégager et, après avoir pris sa veste, il empoigna un bout de ferraille et exigea libre passage.

Son attitude énergique fit taire les aboyeurs qui ne s'occupèrent plus que de frictionner leur singe et de lui nettoyer son fond de culotte salement embrené.

Tout de même, quel triste spectacle, celui de ces esclaves volontaires ! Car, y a foutre pas à tortiller : s'ils sont salement exploités, c'est qu'ils tendent l'échine !

## LA CLAMEUR

Il y a plus de six mois, nous avons pris l'initiative de fonder un quotidien libertaire. Tous les camarades sentent assez la nécessité d'un tel organe pour qu'il n'y ait pas à insister à nouveau ; on est tous d'accord là-dessus.

Nous aurions voulu faire paraître *La Clameur* à l'entrée de l'hiver, mais notre désir ne peut encore se réaliser : il nous faut patienter !

Des camarades ont déployé force activité pour aider à la rapide éclosion de *La Clameur*. Si leur exemple avait été suivi par d'autres, le quotidien serait sorti de sa coquille.

Et « les autres » dont nous parlons existent ! Seulement, pris par les mille difficultés de la vie et de la lutte, tout en désirant voir naître *La Clameur*, ils ne se sont pas empressés d'aider à sa naissance.

De là un regrettable retard ! Le temps écoulé ne se rattrape plus.

Il faut donc que toutes les initiatives s'éveillent, que tous ceux qui tiennent à voir paraître — et cela le plus rapidement possible — un quotidien libertaire, donnent un coup de collier.

La combinaison que nous avons choisie pour recueillir les fonds nécessaires à la publication de *La Clameur* est double.

Primo, nous avons mis en vente, au prix de cent francs, des « Parts d'Intérêt » de la Société en commandite simple des *Journaux et publications populaires*.

Quoique cent francs soit une forte somme, il y a moyen de les recueillir, soit en se solidarissant à plusieurs et en effectuant des versements hebdomadaires, soit en souscrivant individuellement et en échelonnant ses versements.

Secundo, nous avons mis en circulation des *bons d'abonnement* de vingt-cinq francs, aux conditions ci-dessous :

Chaque bon donne droit à un ou plusieurs abonnements qui seront servis au gré des souscripteurs, jusqu'à concurrence de vingt-cinq francs.

Pour faciliter les souscriptions nous avons fractionné le paiement en dix versements de 2 fr. 50 chaque. Le bon d'abonnement est divisé en neuf coupons de cinquante sous chaque, plus un reçu total de vingt-cinq francs. A chaque versement, on détache un des coupons et au dixième c'est le bon complet qui est détaché et donné au souscripteur.

Les bons d'abonnement sont réunis en carnets de quatre ou cinq bons que nous tenons à la disposition des camarades qui voudront prendre l'initiative de recueillir des abonnements. Ils feront l'opération décrite ci-dessus : chaque fois qu'un souscripteur leur versera 2 fr. 50, ils lui remettront un des petits coupons et au dixième versement ils lui donneront le bon entier ; les versements se font par quinzaine ou par huitaine, au gré de chacun.

Naturellement, les camarades qui s'occupent de recueillir des abonnements par ce moyen n'ont pas à verser d'avance le montant des bons : ils nous font parvenir les fonds au fur et à mesure qu'ils recueillent les souscriptions.

— 0 —

Et maintenant, répétons ce que nous avons déjà dit : nous sommes désormais assurés d'atteindre le but, — un peu plus tôt, un peu plus tard. *La Clameur* paraîtra, — et vivra !

Mais que cette certitude n'empêche pas les camarades de déployer autour de *La Clameur* toute l'activité qu'ils peuvent donner, sous le

prétexte que le projet étant en bonne voie, il n'y a qu'à laisser venir.

Au contraire, il faut que cette certitude de réussite reconforte et encourage les amis qui, un peu sceptiques, ont voulu attendre, pensant que la création d'un quotidien est besogne trop ardue.

Si, dès l'abord, ceux-là nous avaient donné l'appui dont ils peuvent disposer, le but serait maintenant atteint.

Donc, plus d'apathie, que les amis secouent leur torpeur et chassent leur scepticisme.

Quant aux autres, les vigoureux, qui, dès la première heure, sont venus à nous, escomptant joyeusement le succès, qu'ils patientent... en faisant de la propagande pour *La Clameur*.

E. POUGET. F. PELLOUTIER.

P.-S. — Pour de plus amples renseignements ainsi que pour les demandes de statuts de la Société, s'adresser à

E. Pelloutier, 5, rue de l'Entrepôt, Paris.  
E. Pouget, 15, rue Lavieuville (Montmartre), Paris.

*Les copains qui, pour décorer les murs de leur tuerie aiment les affiches, peuvent s'en offrir une double-colombier de Max-Luce, Biribi, en quatre couleurs. L'affiche prise aux bureaux du Père Peinard, 1 fr. 25; franco, 2 fr. — Il n'y a qu'un très petit nombre d'exemplaires.*

### AUX COPAINS DES ARDENNES

*Les camarades qui voudraient profiter du séjour de Philippe à Nouzon, pour organiser des conférences dans leur patelin sont engagés à lui écrire, jusqu'au 22 février, chez Emile Roger, rue de l'Hôtel de ville, à Nouzon.*

### Communications

Paris. — Les Chercheurs, groupe du XVIII<sup>e</sup>, réunion samedi soir, chez Bourg, marchand de vins, 52, rue des Albesses.

— Le Monde Nouveau, réunion tous les mardis soir, Café de la Renaissance, 69, rue Blanche.

— Groupe d'études sociologiques et littéraires des V<sup>e</sup> et VI<sup>e</sup> arrondissements, 11, rue Mabillon, lundi 22 février, à 9 heures du soir, réunion du groupe, causerie par Parsons. Sujet traité : De Karl Marx à Millerand.

— Groupe d'Etudes Economiques et Sociales, 36, rue de la Montagne-Ste-Geneviève, au deuxième, au fond de la cour, le jeudi 25 février, à 9 heures du soir : Causerie sur le mouvement socialiste en Hollande, par le camarade Cavaillon.

Tous les révolutionnaires sont invités.

— Par suite d'un malentendu, des libertaires des XI<sup>e</sup>, XIX<sup>e</sup>, XX<sup>e</sup> arrondissement se sont réunis samedi dernier à l'ancien local du groupe.

Nous les prions de vouloir bien prendre note que les réunions auront lieu, à partir du 20 courant, tous les samedis et les jeudis, salle Turpin, 19, faubourg du Temple, au premier étage.

Samedi prochain, causerie par le camarade Prost sur la propagande et le groupement.

Chants. — Récits.

Reims. — Samedi 27 février, à 8 h. 1/2 du soir, salle Vanni, conférence publique et contradictoire. Sujet : La Société future.

— Dimanche 28, même salle, fête familiale ; concert, causerie, bal.  
Prix d'entrée : 0 fr. 25.

Nîmes. — Les libertaires invitent tous ceux et celles qu'intéressent les questions économiques à la causerie qui aura lieu le 20 février.

Sujet : « Le 18 mars au point de vue de la spontanéité de la révolte ».

Le lieu de réunion sera donné par le vendeur.

Amiens. — Grande soirée privée, familiale et artistique organisée par les « Libertaires » d'Amiens, le samedi 20 février à l'Alcazar.

Concert et bal de nuit ; conférence par Tortelier ; « La grève des Teinturiers », pièce sociale dramatique en un acte.

Tombola. Principal lot : un bon de l'Exposition.

— Les « Libertaires » d'Amiens se rencontrent tous les dimanches soirs au Cent de Piquet, faub. du Cours.

Limoges. — Le groupe d'études sociales la Jeunesse libertaire se réunit tous les dimanches, à 3 heures de l'après-midi, faub. Montjovis, 21, au premier étage.

Ce groupe nouvellement formé admet moralement

tous ceux, qui faisant abnégation de sectarisme veulent se livrer à l'étude des moyens les plus rapides et pratiques pour arriver à l'émancipation sociale.

Les adhérents sont spécialement invités à assister à la réunion du 21 courant, pour se concerter, sur l'organisation d'un banquet au sujet de l'anniversaire du 18 Mars.

— A Limoges, le *Père Peinard* est en vente chez M. Moreau, kiosque de la place Denis Dussoubs et est crié et porté à domicile par Rozier, 58 avenue du Sablard.

Gisors. — Les copains désireux de faire de la propagande libertaire se réunissent tous les samedis soirs de 8 heures à 10 heures, au café de la Patrie près de la place Neuve.

Angers. — Les camarades d'Angers et des environs désireux d'étudier la question sociale, sont invités à venir la discuter tous les samedis soir, à 8 heures, chez le bistrot, 68, faubourg Saint-Michel.

### Petite Poste

D. Lille. — F. Amiens. — D. Neuville. — N. Malzéville. — A. Elbeuf. — D. Morez. — E. Nice. — R. Toulouse. — T. Germaine. — D. Guebar. — B. Marseille. — G. Orléans. — P. Tunis. — V. Alger. — O. Toulon. — A. P. Corona. — A. Niort. — J. Chalon-sur-Saône. — C. Grenoble. — T. Villers-Semeuse. — G. Paterson. — R. Roanne. — D. Saint Maixent. — G. Quevilly. — N. Molière. — V. Reims. — M. Nonancourt. — H. Agen. — V. Nîmes. — B. Rouen. — G. Carmaux. — R. Rennes. — P. Romans. — B. et D. Angers. — Reçu règlements, merci.

Reçu pour la campagne de Vaillant : Un copain, 3 fr. — Un groupe de révoltés de Charleville, 2 fr. 50.

POUR GRAISSER LE TIRE-PIED DU PÈRE PEINARD. — Nantes : Un prolo, 0,50 ; un peïnard, 0,25 ; un réfractaire, 0,25 ; un libertaire, 0,10 ; un penseur, 0,10 ; un antiprolo, 0,10 ; une victime de Casimir, 0,60 ; un communard, 0,50 ; un bouiffe en purée, 0,50 ; un irréductible, 0,10 ; un purotin, 0,25 ; une purée, 0,25 ; un ronchonnot, 0,25 ; un ratichon, 0,25 ; un purotin, 0,10 ; Geogenu, 0,50 ; trois amis, 1,50 ; un étudiant, 0,50 ; un antipatriote, 0,25 ; une institutrice, 0,20 ; un professeur, 0,50 ; un ancien moine, 0,10 ; une employée, 0,20. Total : 7 fr. 90. — Un émule de Cambronne, 0,50. — La Salle : L. Vergansane, 50 sous ; A. Bodhaine, 25 sous ; H. Vuilé, 25 sous ; A. Faucon, 25 sous ; A. Biarelli, 25 sous ; C. Faucon, 50 sous. — Aiais : Voilong, 1 fr. ; Lebarges, 1 fr.

### RÉCLAMEZ ET ACHETEZ

## L'ALMANACH

DU

## PÈRE PEINARD

POUR 1897 (AN 105)

Il est farci de chouettes histoires, de galbeuses illustrations et est indispensable pour se tenir la rate en bonne humeur et se décrocher les boyaux de la tête.

Prix de l'Almanach : 25 cent.

Pour le recevoir, franco, par la poste, envoyer 35 centimes aux bureaux du PÈRE PEINARD.

### EN VENTE AUX BUREAUX DU " PÈRE PEINARD "

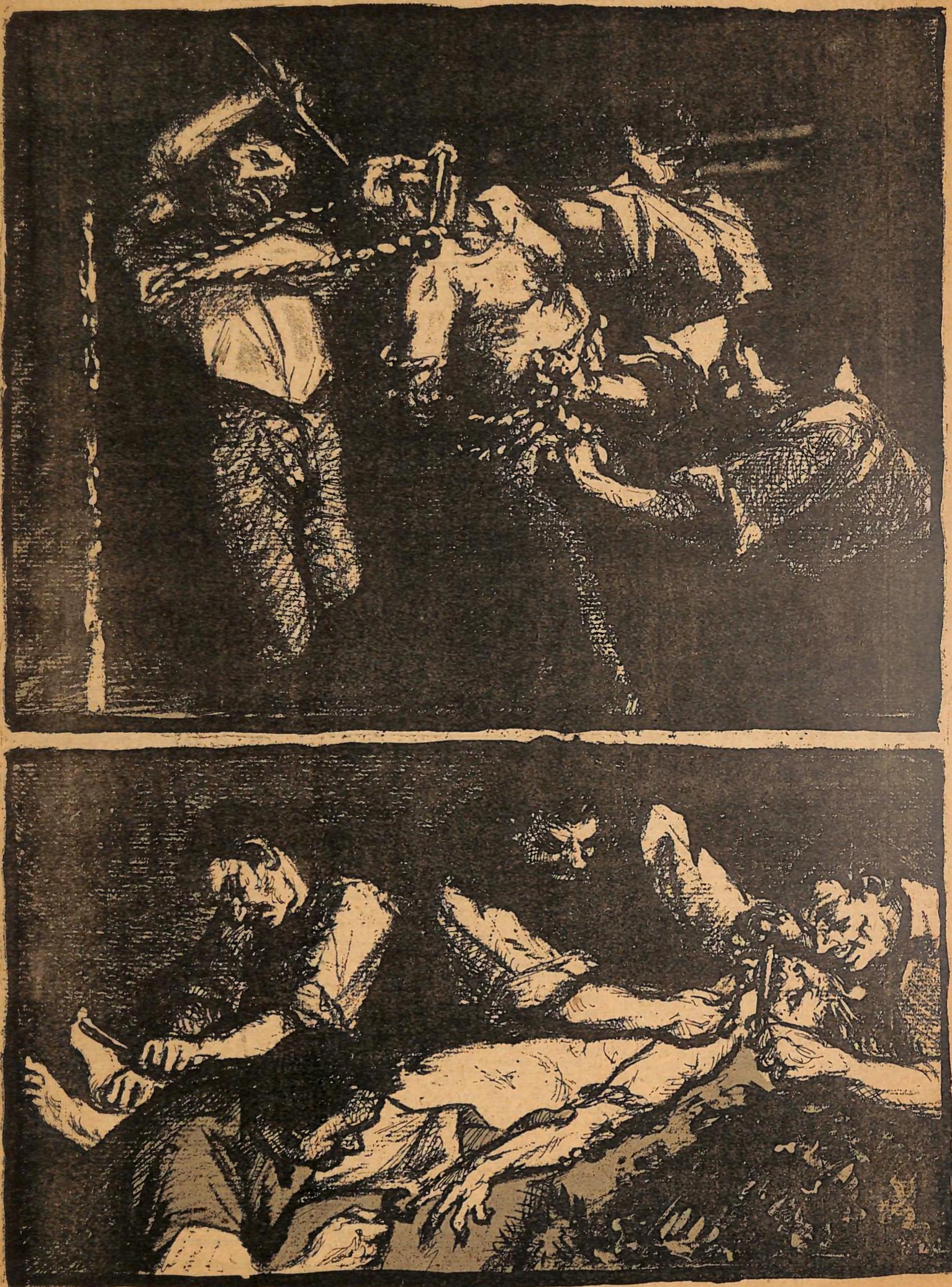
	Aux bureaux	Franco
Variations Guesdistes, Opinions anciennes de Jules Guesde, Gabriel Deville, etc., recueillies et annotées, par Emile Pouget (broch.)	0.10	0.15
L'Almanach du Père Peinard, pour 1896....	0.25	0.35
L'Art et la Révolte, broch. par F. Pelloutier.	0.10	0.15
Gueules Noires, album de 10 croquis, d'après l'œuvre de Constantin Meunier, par Luce, préface de Charles Albert.....	1.00	1.30
Endehors, par Zo d'Axa, le volume.....	1.00	1.30
La Grande Famille, par J. Grave, le volume.....	2.50	2.80
La Société Future, le volume.....	2.50	2.80
La Conquête du Pain, par Kropotkine, le v. volume.....	2.50	2.80
Les Joyeuselés de l'Exil, par C. Malato, le volume.....	2.50	2.80
Le Socialisme et le Congrès de Londres, par Hannon, le volume.....	2.50	2.80
La collection de La Sociale, 1895 et 1896, 76 numéros.....	7.50	8 »
Le Père Peinard, années 1891, 1892, 1893, l'année.....	8 »	8.60

LE PÈRE PEINARD doit être en vente dans les bibliothèques des gares. L'y réclamer.

Le gérant : C. FAVIER.

Imprimerie C. FAVIER, 120, r. Lafayette, Paris

La Torture à Montjuich



Le Fouet et le Baillon — l'Arrachage des ongles et des lèvres.